

Francis Jacques

BERTRAND RUSSELL: UNE VIE (1)

« Mon souci constant a été de découvrir l'étendue et le degré de certitude qu'on peut accorder à notre connaissance. »

Histoires de mes idées philosophiques

Le grand public se souvient du visage familier de Russell à la Une des grands quotidiens, d'un ton et d'une voix popularisés par les émissions de la B.B.C. d'engagements politiques diversement appréciés. Incessamment actif par ses commentaires de tous les aspects de la vie culturelle, il est l'intellectuel type à qui son esprit hardi, apparemment proche des intérêts communs, et son tempérament indomptable ont donné une audience pratiquement inconnue depuis Voltaire. Son existence au grand jour, sa sensibilité à l'événement l'ont fait comparer à G.B. Shaw. Comme lui, il tient du guérillero, opérant sur les marges de l'opinion organisée. Mais à la différence de G.B. Shaw, il ne pose pas au comédien de l'intellect mais au philosophe sans compromis.

L'histoire retiendra de Bertrand Russell avant tout sa contribution puissante et précise à la logique mathématique dont il fit l'une des principales disciplines de notre temps, son rôle de co-fondateur avec G.E. Moore du mouvement « analytique », son influence déterminante sur toute la philosophie moderne anglo-saxonne, la seule proprement contemporaine. A ces trois titres, nul doute que les philosophes de l'avenir ne se référeront à lui comme ceux du passé à Aristote. A l'instar des philosophes-rois de la *République*, il vint à la philosophie par les

mathématiques ; comme eux, il les abandonna pour appliquer son intelligence méthodique à la conduite des affaires humaines. Pourtant, alors que Platon présentait ce retour comme une obligation pénible, Russell ne pouvait se défendre de répondre aux sollicitations les plus intenses du moment. Son premier livre traite de la social-démocratie allemande. Il ne perdit jamais son intérêt pour l'histoire et la politique. Il publia en tout plus de soixante ouvrages sur lesquels moins d'un tiers sont de philosophie technique.

Si le portrait se complique encore, c'est qu'à côté de ces deux hommes publics, l'*Autobiographie* nous a fait récemment découvrir un tout autre Russell. Derrière la reconstruction emblématique de son histoire, l'éloquence presque sans âge du plaidoyer, le style à la fois dur, étincelant et gracieux, l'homme qui apparaît est peut-être assez différent de celui que voulait son biographe : en mal d'explication sur soi, pessimiste et, comme tous les pessimistes, cherchant refuge dans la prophétie. Autour de la description quasi légendaire des origines, revit toute une histoire intellectuelle et sociale. Le deuxième fils de lord Amberley a sauté sur les genoux de son grand-père lord John Russell, qui succéda à Palmerston comme Premier ministre libéral et resta au centre de l'aristocratie aux affaires pendant toute le règne de Victoria. Le jeune Bertrand est presque orphelin dans les grandes maisons de son enfance, intensément solitaire et malheureux. Très tôt, il cherche les phrases qui le définissent à ses yeux, le sens de sa quête, et sa place dans un monde problématique. Un mélange unique de franchise volontaire et de réticence voilée composent le ton inoubliable de son dernier écrit. Une humeur de mélancolie court à travers le récit d'un splendide accomplissement personnel, d'une activité qui représente au moins quatre ou cinq existences d'homme.

« Une des grandes raisons du lent progrès de la philosophie, écrit-il, c'est que les questions fondamentales ne sont malheureusement pas les plus intéressantes pour la plupart des gens. » On ne peut reprocher à Russell d'avoir négligé les fondements. Sa grandeur comme philosophe dépend de la façon dont il a réformé la pensée mathématique et symbolique pour en faire une arme de recherche philosophique. La découverte d'Euclide fut pour lui aussi éblouissante que son premier amour, encore qu'il fut déçu par les postulats exigés à la base de la géométrie euclidienne. Comme Descartes, il est donc venu à la philosophie pour trouver une raison de croire à la vérité mathématique.

Très vite, il se persuade qu'il ne la découvrira pas dans un cadre hégélien incapable de rendre compte de la réalité des relations. Il est conduit à rejeter successivement l'idée de Leibniz que toute proposition est de la forme sujet/prédicat, et une certaine interprétation subjectiviste des mathématiques par Kant. Mais comme il ne peut non plus accepter la thèse de J.S. Mill selon laquelle les théorèmes ne sont que des généralisations empiriques (cela revient à nier leur nécessité), sa propre solution consistera à réduire les mathématiques pures à la logique.

Pour cela, il lui fallait non seulement démontrer que les concepts mathématiques peuvent se définir en termes purement logiques (*The Principles of Mathematics*), mais refondre la logique elle-même en annexant à celle d'Aristote une logique des relations. Grâce aux sources

de la « quantification », elle devenait ainsi un système assez vigoureux et rigoureux pour qu'on puisse en dériver les théorèmes (*Principia Mathematica*). Dans sa prison de Brixton, Russell écrivit en 1919 un exposé simplifié de toute l'entreprise: l'*Introduction à la philosophie mathématique*.

Sans doute les « logicistes », ces grands contemporains de Cambridge, ont-ils rencontré avec lui des difficultés inattendues dans la réalisation de leur programme, mais l'œuvre proprement philosophique de Russell allait connaître un rayonnement immédiat et durable pour plusieurs raisons. 1. L'un des traits de son génie c'est d'avoir insisté sur les difficultés, quand il ne leur trouvait pas de solution lui-même. Or, montrer qu'un problème n'a pas de solution, c'est encore une solution. 2. La réforme de la logique, en soulignant la priorité des jugements de relation, proposait une nouvelle grammaire générale de la pensée, qui allait avoir des conséquences pour la conception des formes de l'expérience. 3. La méthode d'analyse logique avait pris une portée philosophique. De ce point de vue, la théorie des « descriptions », ce « modèle d'analyse » selon Ramsey, est justement célèbre. Ce procédé de définition contextuelle permet d'éliminer indirectement certains symboles en montrant que les choses ainsi nommées (les nombres, « le présent roi de France », les classes, le point géométrique ou l'élection physique) ne sont que des constructions logiques et comme telles ne peuvent faire partie de la substance de l'univers. Soulignons que Russell donnait enfin une forme technique précise au principe d'économie conceptuelle d'Occam et que la critique philosophique souvent négative et verbale était pour la première fois remplacée par une analyse positive: on ne se bornait plus à dénoncer les entités, on en proposait une reconstruction effective. C'est une « méthode scientifique en philosophie » qui constituera l'inspiration commune du positivisme épistémologique des années trente, de la communauté intellectuelle réellement internationale issue du cercle de Vienne (Carnap, Ayer, Lukasiewicz...).

Grâce à la définition contextuelle, l'ontologie devenait une affaire d'analyse du langage. Non que Russell ait été un philosophe linguistique comme le Wittgenstein des *Investigations*; l'analyse russellienne est indivisiblement logique et réelle. De concert avec la théorie des types, la théorie des descriptions conduit d'abord à une doctrine proprement métaphysique dite de l'atomisme logique. L'atome de réalité c'est le fait ou l'événement et non plus la chose ou la substance. Russell considère que ces faits atomiques sont réfléchis dans des propositions élémentaires et soutient que la vérité des propositions empiriques de la science et du sens commun dépend de la vérité de ces propositions élémentaires. On comprend ensuite comment la logique de Russell s'est trouvée associée à une théorie de la connaissance: d'une part, en effet, il suit de la théorie des types que les énoncés élémentaires des descriptions que ces individus, ultime « mobilier de l'univers », sont désignés par des noms propres dits logiques. Dès lors, on doit pouvoir les identifier démonstrativement et les seuls individus désignables sont ceux que nous observons par expérience directe.

Après 1918, sa pensée devient critique à l'égard de l'atomisme logique et de l'empirisme absolu qu'il avait professé dans son premier ouvrage sur la théorie de la

connaissance (*Problèmes de philosophie*). Il s'oriente désormais vers les parties de la psychologie et de la linguistique qui lui semblent avoir des rapports avec celle-ci. Ses deux dernières œuvres essentielles, *Signification et vérité* en 1940 et *Human Knowledge, its Scope and its Limits (La Connaissance humaine)*, en 1948, modifient sa conception de la structure des faits atomiques et retrouvent, sous une forme plus précise, l'idée berkeleyenne que les choses sont des faisceaux de qualités. Il convient de délimiter les problèmes qui peuvent être traités par l'analyse logique : Russell prend ses distances à l'égard du constructionnisme logique dont Carnap venait de réaliser magistralement le programme. En se préoccupant de renouveler la notion mal fondée de l'induction humienne par une théorie de l'inférence non démonstrative, Russell en venait à limiter résolument l'empirisme.

La grandeur de Russell comme philosophe réside dans ses livres de philosophie technique. Les autres manifestent l'élégance, la lucidité ou l'esprit caractéristiques de ses ouvrages. Mais la plupart du temps, ce sont des œuvres de circonstance, de déception ou de propagande. « Sans la guerre, dit-il, je serais resté *academic and abstract*. » Sa férocité, ses horreurs et surtout l'enthousiasme des premiers mois qu'elle suscite en Europe, donnent à son pacifisme une couleur originale. Si l'homme moyen est malade dans sa structure psychologique, si les systèmes moraux sont *ipso facto* disqualifiés, toute réforme des affaires humaines passe par une rééducation. Les conseils politiques ou pédagogiques de Russell sont en général sensés et éclairés, mais il n'apporte pas une grande contribution à la théorie morale et politique. Il revient sans illusion d'un voyage en U.R.S.S. Par sa défense des idéaux libéraux, il ressemblait à son parrain J.S. Mill : « Je vois, par les yeux de mon esprit, un monde joyeux où grandit l'intelligence, où rien n'obscurcit l'espérance, où la noblesse n'est pas condamnée pour trahison à l'égard de tel ou tel but misérable. » Ce fut la vision du dernier vrai Whig.

NOTE

1. Une version antérieure de ce texte a paru dans *Littérature de notre temps. (Écrivains anglais et irlandais)*, B. Cassen éd., Paris, Casterman, 1973.